



**HAL**  
open science

# Jeune chercheuse à Nouméa : une ballade aux limites de soi

Dorothee Dussy

► **To cite this version:**

Dorothee Dussy. Jeune chercheuse à Nouméa : une ballade aux limites de soi. Communication inédite, Table-ronde n°2 (Présidence Olivier Schwartz), Journées d'études de la Société d'ethnologie française (SEF) "Sexe, genre et âge dans la relation d'enquête", programmées par Éliane Daphy & Agnès Jeanjean (LAU), Musée national des arts et traditions populaires, Paris, 22 et 23 novembre 2001, Nov 2001, Paris, France. halshs-00004144

**HAL Id: halshs-00004144**

**<https://shs.hal.science/halshs-00004144>**

Submitted on 18 Jul 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dorothee Dussy

**Jeune chercheuse à Nouméa :**  
**Une ballade aux limites de soi<sup>1</sup>**

J'ai passé un premier séjour de quatre ans à Nouméa (Nouvelle-Calédonie), de 1993 à 1997, pour y faire mon terrain de thèse, puis j'y suis retournée en 2001 pour un terrain de deux mois. En arrivant là-bas pour la première fois, j'avais 23 ans, et j'entamais mon terrain dans l'enchaînement des cycles universitaires suivis sans escale, depuis le baccalauréat. J'étais accueillie au laboratoire de sciences sociales du Centre ORSTOM (IRD, depuis) de Nouméa et je bénéficiais d'une allocation de recherche. En arrivant, je savais que je venais pour travailler sur des questions urbaines et sur les processus de production d'espace urbain, mais je ne savais pas du tout comment j'allais m'y prendre. La petite enquête que j'avais faite dans le cadre de mon DEA<sup>2</sup> portait sur la norme alimentaire française, et avait consisté en une série d'entretiens auprès de lycéens étrangers scolarisés en France (dans le XVIème arrondissement de Paris, quartier des ambassades) ; elle n'était donc d'aucune aide méthodologique pour ce nouveau terrain. J'embarquais donc dans une expérience en tous points inédite.

---

<sup>1</sup> Je remercie chaleureusement Eliane Daphy et Agnès Jeanjean pour leur relecture attentive de la première version de cet article, et pour leurs suggestions constructives. Bien entendu, j'assume l'entière responsabilité de ce texte.

<sup>2</sup> Après une maîtrise d'histoire à Paris VII, j'ai suivi le DEA de sciences sociales organisé conjointement par l'Ecole Normale Supérieure et l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. C'est dans cette formation doctorale que j'ai fait ma thèse.

Dans le texte que j'avais préparé pour les journées d'études de la Société d'Ethnologie Française, j'avais prévu d'aborder les questions de sexe et d'âge dans la relation d'enquête en interrogeant la perception que mes interlocuteurs, à Nouméa, me semblaient avoir de moi, en tant que jeune chercheuse européenne. Cette perspective répondait correctement à la problématique de ces journées d'études. Cependant, mis en regard de certaines des autres communications dans lesquelles mes collègues s'impliquaient personnellement dans leur propos, mon projet n'était que partiellement honnête, car très dépersonnalisant pour l'enquêteur. En l'occurrence, je n'étais pas seulement jeune chercheuse métropolitaine, mais j'étais aussi parisienne n'ayant jamais quitté l'Europe autrement que pour des vacances, adulte en apprentissage, lesbienne soucieuse de le cacher, et pour la première fois, collègue d'un milieu professionnel où j'espérais faire un peu de chemin. La représentation que l'on a de soi-même compte tout autant dans la relation d'enquête que la représentation qu'ont de nous nos interlocuteurs. Margaret Jolly, dans l'introduction de son ouvrage intitulé *"Women of the place - Kastom, colonialism and gender in Vanuatu"* (1994), rappelle l'importance qu'il y a à se situer soi-même, en tant qu'individu et ethnologue, dans l'enquête : "l'histoire personnelle et intellectuelle de l'ethnographe mérite considération, pas simplement comme un exercice de réflexion narcissique, mais parce que le savoir produit dépend de la relation historique particulière qu'elle [l'ethnographe] construit avec les gens qu'elle tente de comprendre et sur lesquels elle écrit". On pourrait ajouter à cette proposition l'importance de

l'environnement professionnel et social de l'ethnographe, qui conditionnent au quotidien son attitude et sa capacité à établir la relation d'enquête. Pour cet article, qui reprend l'exposé que j'avais finalement présenté, j'aimerais aborder la question du temps, qui n'est pas explicitement posée dans la proposition de Margaret Jolly, mais qui y est néanmoins contenue. Comment négocier la relation d'enquête, sur la durée des terrains répétés, quand le trajet intellectuel et personnel de l'ethnographe la conduit en dehors des séjours d'enquête à construire une position critique à la fois vis-à-vis des gens sur lesquels elle écrit, mais aussi sur l'environnement professionnel et sur le contexte social dans lequel se déroule le terrain ?

### **Panorama des rapports sociaux de sexe, à Nouméa**

Le projet de colonisation<sup>3</sup> en Nouvelle-Calédonie prévoyait tôt après la prise de possession de ces îles par la France, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'en faire une terre de peuplement européen. Il fut décidé d'en faire une colonisation pénale, puis, quelques décennies plus tard, fut élaboré un projet de colonisation agricole libre. Ainsi les Kanak furent peu à peu dépossédés<sup>4</sup> de leurs terres cultivables et sommés de les quitter pour laisser la place aux colons. Le gouvernement colonial, pour réglementer cette spoliation, instaura le cantonnement et délimita des réserves indigènes en-dehors desquelles les Kanak ne pouvaient circuler librement. Enfin, obnubilé par la crainte d'une révolte indigène, le gouvernement colonial élaborait une législation

---

<sup>3</sup> cf. Isabelle Merle, 1995.

<sup>4</sup> Saussol, 1979.

particulière pour maintenir les Kanak à distance de la ville. Le code de l'indigénat<sup>5</sup>, entre autres, qui réglementait strictement la circulation et le séjour des Kanak à Nouméa, et qui ne fut aboli qu'après la seconde guerre mondiale.

Aujourd'hui, la Nouvelle-Calédonie est peuplée d'environ 200 000 habitants, dont plus de la moitié réside dans ce qu'il est convenu d'appeler "le Grand Nouméa". Différents groupes de populations y cohabitent. Dans l'ordre de leur poids démographique, il y a d'abord les Blancs - descendants de la colonisation appelés localement Calédoniens, ou immigrants français arrivés dans les années 1970, ou bien encore métropolitains en séjour temporaire - qui comptent pour la plus grande part des habitants de la ville. Puis, il y a les Kanak, dont certains résident à Nouméa depuis l'abolition du code de l'indigénat, d'autres qui sont venus s'installer un peu plus tard, et d'autres encore, résidents temporaires ou définitivement installés, à qui il est apparu important, dans une perspective politique, de demeurer à Nouméa en signe d'accompagnement des accords politiques visant à préparer l'indépendance du pays. Il faut compter également une importante population originaire d'autres archipels océaniques, dont les îles Wallis et Futuna, et dans une moindre mesure, du Vanuatu, et de Fiji. Enfin, vivent à Nouméa des descendants des travailleurs vietnamiens (appelés Indochinois pendant la période coloniale) et javanais que le gouvernement colonial avait fait venir comme main d'œuvre bon marché pour l'agriculture ou l'exploitation des

---

<sup>5</sup> Le code de l'indigénat, en vigueur dans toutes les colonies françaises, fut abrogé à la fin de la Seconde guerre mondiale.

mines de nickel. La société de Nouvelle-Calédonie, dans son ensemble, est caractérisée par un profond clivage au plan ethnique et au plan politique, où les Européens dominent socio-économiquement les Kanak et les autres ethnies du pays. Les recensements de la populations successifs indiquent que les Océaniens, les Vietnamiens et les Indonésiens représentent environ la moitié de la population de Nouméa. La part des Océaniens et des Mélanésiens s'est quant à elle constamment accrue depuis les années 1950, pour atteindre environ 25 % de la population de Nouméa en 1996. Le calcul du taux d'urbanisation des ethnies (calculé d'après les sources ITSEE, 1997) permet de remarquer, en outre, que si 30 % des Kanak et 80 % des Européens résident dans le Grand Nouméa, c'est presque la totalité des autres groupes ethniques qui y est installée (cf. Dussy, 1998).

Pour ce qui est des rapports entre les sexes, la situation se caractérise par un déséquilibre très marqué, décliné autour de valeurs et de modalités différentes d'un groupe social à l'autre. Le panorama des rapports sociaux de sexe dans les sociétés des Etats du Pacifique, même sommaire, doit exposer la très grande variété des formes de la vie privée en Océanie précoloniale et actuelle (cf. le *"Family and gender in the Pacific - Domestic contradictions and the colonial impact"* de Margaret Jolly et Martha Macintyre). Il faut signaler notamment le fait que la famille nucléaire n'est pas la norme dominante, et que dans beaucoup des sociétés d'Océanie, les hommes vivent ensemble dans des maisons des hommes où se joue la vie politique, et que les femmes et les enfants résident ensemble, à l'écart de la vie politique. La littérature met en évidence l'absence d'une distinction

radicale entre domaine privé et domaine public, dans toutes les sociétés océaniques. Enfin, dans la majeure partie des sociétés océaniques, dont la société wallisienne, le prestige, la valeur et le statut d'un homme ou d'une femme s'évalue, entre autre incontournable, au nombre d'enfants qu'elle (il) a pu produire. On ne devient adulte qu'une fois devenu(e) mère, ou père, d'un enfant (fabriqué ou adopté).

Pour ce qui est de la société kanak, on sait peu de chose des rapports entre les sexes pour la période précoloniale et pour celle des premiers contacts. Brownen Douglas, dans son "*across the great divide journey in history & anthropology*" (1998), consacre un prologue à s'excuser d'avoir accordé si peu de place aux femmes dans son travail, imputant cette lacune à la pauvreté des sources. Elle interprète ce silence des sources comme une négligence volontaire des informateurs kanak, qui réduisent ainsi la place des femmes dans la société ; négligence aussi de la part des européens qui ont recueilli les récits, et qui ont durablement laissé de côté la part des femmes dans le fonctionnement social. Au bout du compte, le travail récent de Christine Salomon est un des rares à documenter la question du rapport entre les sexes dans la société kanak. Elle permet d'établir que la dualité complémentaire homme/femme organise tout le système symbolique, ce qui se traduit, dans la réalité des rapports sociaux entre les hommes et les femmes, par la domination des premiers sur les secondes : les femmes sont exclues du pouvoir politique et assignées aux tâches domestiques qu'elles doivent accomplir avec modestie et humilité. Un ensemble de représentations articulées autour des capacités reproductives des femmes

vient soutenir la norme sociale de séparation et de hiérarchie entre les femmes et les hommes. Très grossièrement, tout ce qui est au sommet de la hiérarchie est assimilé à du masculin et tout ce qui est le moins valorisé à du féminin. Enfin, la valeur et le statut d'une personne augmentent avec le temps : les connaissances valorisées (foncier, généalogie) s'acquièrent avec l'âge et sont des affaires d'hommes.

Le monde social européen fabriqué par la colonie, s'il ne s'organise pas sur le même ordre symbolique, confère cependant aux femmes une place équivalente à celle des femmes kanak : l'écho des mouvements féministes occidentaux des années 1970 et 1980 n'a pas passé la barrière de corail. Mais comme il n'y a pas de documentation sur les rapports de sexe dans la société européenne<sup>6</sup> de Nouvelle-Calédonie, il est difficile d'échapper à sa propre représentation de la situation sur ce point. En caricaturant le trait, on pourrait dire que le statut social des femmes métropolitaines se fait en référence au statut de leur époux ; elles sont femmes au foyer et leur identité se caractérise par le fait d'être "épouse de". J'en prends pour indicateur le fait qu'elles aient représenté la grande majorité des personnes qui m'ont ouvert la porte de leur foyer en pleine journée, lorsque je passais mes questionnaires d'enquête à Nouméa.

---

<sup>6</sup> Ce n'est pas étonnant, dans la mesure où les travaux des ethnologues ou des sociologues, en Nouvelle-Calédonie, ne portent jamais sur la société européenne mais sur les autres groupes de population, et principalement sur les Kanak. L'étude des rapports sociaux dans la société blanche de Nouvelle-Calédonie, qui n'est pas une ethnologie du proche, reste à faire.



La présidence et la vice-présidence du cinquième et très récent gouvernement issu des accords de Nouméa sont actuellement assurées par des femmes, ce qui incite à se garder d'un trop grand simplisme sans pour autant dissimuler un contexte largement marqué par l'inégalité entre les sexes et la violence faite aux femmes. Pour achever le tableau impressionniste des rapports entre les sexes en Nouvelle-Calédonie, on citera sur ce point les résultats éloquentes de l'enquête sur la violence faite aux femmes qui a récemment été menée (2002-2003), sur un modèle adapté de l'enquête ENVEFF<sup>7</sup>, par Christine Salomon et Christine Hamelin. Leur enquête faisait apparaître qu'au cours des 12 derniers mois "une femme sur quatre a subi au moins une fois une agression physique et/ou sexuelle tous cadres de vie confondus (espaces publics, couple ou ex-conjoint et famille) ; 22% ont subi des brutalités physiques, 9% des tentatives de viol ou des viols. Parmi ces femmes, 5% ont été victimes à la fois d'agressions physiques et sexuelles. C'est dans la sphère conjugale que les femmes sont le plus exposées, mais il existe également une forte proportion de violences perpétrées par des membres de la famille autres qu'un conjoint (ou ex-conjoint) tant au cours de l'année précédent l'enquête qu'auparavant" (2004, p. 308).

### **Sexe et âge dans la situation d'enquête, dans ce contexte**

---

<sup>7</sup> Enquête Nationale sur la Violence Envers les Femmes en France, commanditée par le Service des Droits des femmes et le Secrétariat d'État aux Droits des femmes, coordonnée par l'Institut de démographie de l'université Paris I (Idup), et réalisée en 2000 par une équipe pluridisciplinaire de chercheurs appartenant au CNRS, à l'Ined, à l'Inserm et aux universités.

Dans le contexte politique général de la Nouvelle-Calédonie, être une jeune femme a facilité l'entrée sur le terrain dans les quartiers d'habitats spontanés de Nouméa, le fait d'être une jeune femme pondérant l'hostilité de principe des indépendantistes kanak envers les jeunes gens blancs, calédoniens ou métropolitains, spontanément assimilés à des militaires (simplement car il n'y a aucun autre jeune homme blanc qui circule dans les quartiers d'habitat spontané). Pour m'aider à passer les questionnaires d'une petite enquête quantitative sur la population et les conditions de vie dans ces quartiers (qu'on appelle localement des squats<sup>8</sup>), j'avais fait appel à un VAT<sup>9</sup> de l'ORSTOM et à une autre doctorante. Les habitants kanak du premier squat dans lequel nous sommes allés passer les questionnaires, que je ne connaissais pas très bien à l'époque, ont fait au jeune VAT une petite blague (qu'il n'a pas bien prise) en signe de refus de répondre à son questionnaire. Deux hommes d'une trentaine d'années l'ont menacé de le pendre par les pieds et de le découper au coupe-coupe s'il ne quittait pas leur cabane. Par la suite, j'ai beaucoup travaillé avec les deux hommes qui avaient fait cette blague (qui nous a fait rire longtemps ; cf. *Paroles à rire*, 1999)). J'ai notamment compris grâce à eux l'importance, pour les habitants des squats et dans le contexte d'hostilité raciste dont ils faisaient les frais, d'exprimer et d'incarner le point de vue d'opposant politique dans

---

<sup>8</sup> Il s'agit de terrains en friche de la ville ou de la périphérie de la ville, généralement en bord de mer, sur lesquels des familles kanak, wallisiennes, futuniennes et ni-vanuataises, principalement, ont commencé par cultiver un jardin potager, puis ont construit une cabane, progressivement agrandie pour y loger. Il ne faut pas voir les squats comme des bidonvilles, mais plutôt comme une alternative océanienne aux logements surpeuplés qu'occupent les classes sociales défavorisées de Nouméa.

<sup>9</sup> Volontaires à l'Aide Technique ; titre des jeunes gens qui font leur service militaire en coopération dans les DOM-TOM.

toutes les situations de la vie quotidienne et de façon la plus extensive possible (cf. Dussy, 1998).

Auprès des hommes Kanak, qui sont les personnes avec qui j'ai passé le plus de temps pour ce terrain, mon identité dans la relation d'enquête a fait l'objet d'un remaniement permanent, sur les quatre ans. Je ne me suis intéressée dans les squats qu'à des sujets "d'hommes" (mouvements politiques et coutumiers, organisation de l'espace, géopolitique ancienne de la région, ...), ou en tous cas, à des sujets dont les hommes ne parlent habituellement pas avec les jeunes femmes, d'où, je pense, la nécessité de m'attribuer une identité qui permettait que s'établisse la relation. Cette identité modulable était postulée en fonction du rôle que mes interlocuteurs avaient intérêt à me faire jouer dans l'instant. Dans les diverses stratégies d'instrumentalisation dont j'ai fait l'objet, j'ai été en alternance reçue comme : jeune femme, c'est-à-dire rien, quelqu'une à qui il n'est pas nécessaire de répondre, voire de parler français<sup>10</sup>. Agent de l' ORSTOM, c'est-à-dire en possession d'une voiture pouvant transporter des personnes, ou bien détentrice des cartes de l'enquête ORSTOM sur les territoires fonciers calédoniens : utile, donc, dans le cadre des revendications foncières. Ethnologue, c'est-à-dire capable de faire valoir un discours plutôt

---

<sup>10</sup> Il existe près d'une trentaine de langues kanak, dont certaines ne sont parlées que par très peu de locuteurs. A peu près tout le monde parle le français, et le maîtrise plus ou moins bien selon le degré de scolarisation, l'enseignement étant majoritairement dispensé en français. Certains vieux, qui n'ont pas été, ou qui ont peu été scolarisés, et qui n'ont pas fait le séminaire (alternative pour apprendre le français) parlent mal ou parfois pas, le français. A Nouméa, tous les gens qui ne parlent pas la même langue utilisent le français pour se parler.

qu'un autre, ce qui est aussi utile dans la mesure où les revendications politiques passent en Nouvelle-Calédonie par la réappropriation de la culture, et des savoirs fonciers et linguistiques. Mon identité n'était pas fixée dans la représentation qu'avaient de moi mes interlocuteurs kanak, mais, elle ne pouvait de toutes façons pas être conforme à la réalité (jeune, femme, et ethnologue). Parce que sur ces trois caractéristiques, les deux premières me plaçaient tout en bas de l'échelle de valeurs sociales kanak, et partant, plus suffisamment digne de recueillir les propos qu'on voulait bien me confier.

Age (en l'occurrence, jeune âge) et sexe (femme), se sont négociés différemment avec chaque groupe et selon les moments. Alors que je n'ai jamais caché mon âge, lorsqu'on m'a interrogée dessus, il est arrivé souvent qu'on me dise plus jeune ou plus âgée, en fonction des situations. Mes interlocuteurs wallisiens ont ignoré avec un grand soin mon âge réel, constamment gênés par le fait que je n'étais pas mariée, et que je n'avais toujours pas d'enfant, le temps passant. Les interlocuteurs calédoniens auprès de qui j'ai travaillé un peu plus longtemps que le temps d'un questionnaire, m'ont vieillie, dans toutes les conversations entourant l'enquête, et n'ont jamais pu se faire à l'idée que ce projet d'enquête était à mon initiative. Il m'a fallu du temps pour comprendre l'enjeu sous-jacent à ces deux positions. Me vieillir un peu permettait plus facilement de m'imaginer travailleuse dans le secteur social, sous la direction d'un patron ou d'une institution commanditaire de l'enquête. J'ai compris sur le tard qu'il n'était pas acceptable de participer à un travail qui mettait sur un plan d'égalité la parole des habitants des squats (tous Océaniens) et celle des

habitants de la ville. Dans cette perspective, l'enquête ne pouvait pas être le travail d'étudiante que je décrivais, et je ne pouvais pas être une étudiante.

Après des autres interlocuteurs que j'ai rencontrés pour ce terrain, et avec qui je n'avais pas à construire de relation d'enquête - administration municipale, institutions de la culture ou encore milieu universitaire local - mon identité a toujours été assez clairement celle d'une jeune femme en cours de doctorat. C'est-à-dire, pour être précise, quelqu'un qui ne pouvait pas compter pour une interlocutrice possible dans l'aménagement et la mise en œuvre de réseaux scientifiques, lesquels sont du domaine réservé des hommes qui dirigent déjà ces réseaux. Tout le temps de mon terrain de thèse, loin de me gêner, cette situation collait assez bien à la représentation que j'avais de moi-même et qui était strictement circonscrite à mon identité d'apprentie (de personne inachevée). Mais quelques années plus tard, la quasi-impossibilité en tant que jeune femme à compter comme interlocutrice légitime dans les réseaux de collaboration institutionnels franco-kanak a pesé dans ma décision de changer de terrain. Dans la réalité, cette impossibilité s'est traduite par le fait de ne pas être invitée aux réunions, de ne pas être prévenue du séjour en France des acteurs institutionnels Kanak, de ne pas figurer sur la liste des destinataires des courriers échangés par eux, ou de ne pas être reconnue comme un porte-parole des réseaux métropolitains en Nouvelle-Calédonie, et donc, de ne pas être reçue en rendez-vous.

## La relation d'enquête à l'épreuve du temps

Quand je suis retournée à Nouméa en 2001, pour une mission d'enquête de deux mois, j'ai été accueillie et hébergée par une famille wallisienne d'un squat de la périphérie de Nouméa. Je venais enquêter d'une part sur la fréquentation du Centre Culturel Tjibaou, et d'autre part, sur la façon dont les Kanak et les Wallisiens, dans les squats, innovaient dans leurs pratiques sociales respectives pour établir un dialogue coutumier. Soucieux de leur devenir à Nouméa en cas d'indépendance de la Nouvelle-Calédonie, les Wallisiens trouvaient important d'être en règle auprès des autorités coutumières kanak. Il était donc nécessaire de mettre au point des cérémonies et des discours cérémoniels compréhensibles pour les deux parties. Lors de cette mission, j'avais 31 ans, je n'étais toujours pas mariée, et je n'avais toujours pas d'enfant. Pour la famille qui m'accueillait, cette situation tendait l'atmosphère comme jamais auparavant, quand il était encore possible de croire que j'étais trop jeune pour "m'établir" (l'expression est de moi).

Alors, bien sûr, il eut été possible de sauver les apparences, et de mentir, pourquoi pas en inventant une famille restée en France. Il eut aussi été possible d'expliquer que je vivais en France avec une femme, et que je n'aurais pas plus d'enfant ou de mari la mission suivante. Presque certainement, je me serais exposée à l'opprobre de mes hôtes, ce qui n'est pas agréable et qui aurait compliqué les relations, mais qui n'aurait pas nécessairement mis l'enquête en péril (à vérifier...). Finalement je suis

restée évasive. J'ai accompli cette mission, mais je ne suis pas retournée en Nouvelle-Calédonie.

Travailler en Nouvelle-Calédonie ne m'avait pas posé de problème entre 1993 et 1997, j'ai tenu bon en 2001, mais l'évolution de mon trajet intellectuel et personnel, en France, situe aujourd'hui la réalité du terrain calédonien au-delà des limites du compromis acceptable avec moi-même. Le "*visionary pragmatism*" au cœur de la démarche intellectuelle du *black feminism*, développé par Patricia Hill Collins, s'est révélé déterminant dans ce déplacement de la frontière du possible. Dans cette théorie critique, élaborée sur le constat d'un lien étroit articulant savoirs scientifiques produits et pouvoir institutionnel, l'attention porte sur les processus, qui seuls permettent de resituer les actions quotidiennes dans un projet social plus général. En France, je participe activement à la lutte contre les violences faites aux femmes et aux enfants, je combats les discriminations homophobes, et je suis féministe, concernée par la question de l'inégalité entre les hommes et les femmes. Ce qui rend moralement et techniquement impossible de continuer d'enquêter auprès d'hommes kanak, sur les questions foncières et politiques du sud-ouest de la Grande-Terre, ou sur les détails des cérémonies en présence des Wallisiens. Car je ne peux plus mettre de côté ma gêne quand au fait qu'aucune femme n'assiste jamais aux discussions. Je ne peux plus esquiver le constat que, durant ces heures de discussions avec les hommes, les femmes s'acquittent des tâches domestiques très lourdes (dans les squats, il n'y a pas l'eau courante, pas d'électricité, les commerces sont éloignés et peu de familles ont une

voiture). Je ne peux plus mettre de côté la question des violences quotidiennement faites aux femmes en Nouvelle-Calédonie, et notamment aux femmes Kanak, et m'en tenir à mes centres d'intérêts que sont les relations avec les Wallisiens et l'appropriation de la ville. En somme, je ne peux plus accepter les concessions nécessaires à la construction d'une relation d'enquête.

En outre, mon entrée au CNRS comme chargée de recherche, il y a cinq ans, a beaucoup modifié la façon dont je percevais ma place au sein du milieu professionnel. Je ne vois plus comme une étudiante, mais comme une chercheuse, avec la même légitimité d'action et de réflexion que mes collègues. Le gain de légitimité s'ancre dans le statut professionnel, justement parce qu'il ne peut pas s'ancrer dans les relations interpersonnelles, qui confinent chacun dans la hiérarchie<sup>11</sup> implicite de nos groupes sociaux. Ainsi, le changement de perception que j'ai de moi me conduit aujourd'hui à considérer comme inégale et déséquilibrée des situations qui autrefois me paraissaient normales. Par exemple, je ne trouve plus qu'il soit acceptable que mes collègues, hommes et aînés, en France et en Nouvelle-Calédonie aient *de facto* le monopole du traitement des questions de politique scientifique et de collaboration bilatérales. La lecture de travaux sur les questions de genre, d'âge, d'orientation sexuelle et de

---

<sup>11</sup> Avec, par ordre décroissant : le Directeur de Recherche, le chercheur en poste, le "poulain prometteur" - c'est-à-dire un doctorant - la chercheuse en poste, le chercheur hors statut, la doctorante, et la chercheuse hors statut. Sur les trois équipes dans lesquelles j'ai travaillé, il n'y avait qu'une seule Directrice de Recherche ; sa place était difficile à déterminer.



domination masculine, m'instruisent et me documentent, en tant qu'actrice du jeu social dans lequel je vis. En tirer les leçons relève pour moi du registre de la cohérence personnelle. Pour autant, je n'ai pas le projet de les construire en objet de recherche, pas plus que je ne prends pour objets de mes recherches les questions discutées dans certains ouvrages d'histoire politique ou de philosophie que je relis régulièrement et qui m'instruisent en tant que citoyenne et sujet pensante. Donc, s'agissant de la Nouvelle-Calédonie, il n'y avait, dès lors, pas d'alternative : j'ai changé de terrain.

## Références

Collins, Patricia Hill. 1998, *Fighting Words: Black Women and the Search for Justice*. Minneapolis ; University of Minnesota 304 p.

Daphy Eliane, Rey-Hulman Diana (sous la direction de), 1999. *Paroles à rire*. INALCO ; Paris, 292 p.

Douglas Bronwen, 1998. *Across the great divide : journeys in history and anthropology.*: Harwood Academic Publishers ; Amsterdam, 358 p.

Hamelin Christine, Salomon Christine, 2004. Parenté et violences faites aux femmes en Nouvelle-Calédonie. Un éclairage sur l'ethnicité différenciée des violences subies au sein de la famille. *Espace, Populations, Sociétés*, 2004-1, pp. 307-323.

MERLE Isabelle, 1995. *Expériences coloniales ; la Nouvelle-Calédonie (1853-1920)*. Belin, collection histoire et société ; Paris, 479 p. Jolly, Margaret, 1989. Sacred spaces : churches, men's houses and households in south Pentecost, Vanuatu. In Margaret Jolly and Martha Macintyre (eds) *Family and Gender in the Pacific: Domestic Contradictions and the Colonial Impact*. Cambridge ; Cambridge University Press, pp. 213-235.

Jolly, Margaret, 1994, *Women of the Place: Kastom, Colonialism and Gender in Vanuatu*. Harwood Academic Publishers, Canberra, 306 p.

Ralston, Caroline, 1988. 'Polyandry', 'pollution', 'prostitution': the problems of eurocentrism and andocentrism in Polynesian studies. In Barbara Caine, Elizabeth Grosz and Marie de Lepervanche (eds) *Crossing Boundaries: Feminisms and the Critique of Knowledges*. Sydney: Allen and Unwin, pp. 71-81.

Salomon Christine, 2000. Hommes et femmes : harmonie d'ensemble ou antagonisme sourd ? In : *En pays kanak. Ethnologie, linguistique, histoire, archéologie de la Nouvelle-Calédonie*, sous la direction d'Alban Bensa et d'Isabelle Leblic Editions de la Maison des Sciences de l'Homme ; Mission du patrimoine ethnologique Cahier 14 ; Paris, 275 p.

Salomon, Christine, 2000. *Savoirs et pouvoirs thérapeutiques kanaks : ancêtres, maladies et guérison en pays kanak*. Presses Universitaires de France - Coll. Ethnologies ; Paris, 160 p.